

vues qui arrêtent les progrès du mal et impriment à la vie un nouveau cours.

Nous ouvrons une marge dans notre Revue aux impressions d'un pieux pèlerin au sanctuaire de Lourdes; elles donnent la note juste sur ces saintes pérégrinations dont nous aussi nous avons ressenti douces émotiions lorsque, nous unissant au peuple les fidèles, nous avons porté nos pas vers la Massalielle du Canada, vers le sanctuaire de Beaupré.

I

Au départ, juin 1893, le temps est gris et sombre; nous sommes douze cents pèlerins. Les femmes sont de beaucoup plus nombreuses que les hommes. Ceux-ci sont clairsemés dans la foule. D'où vient cela? Est-ce que les hommes n'ont pas comme les femmes, des mérites à gagner, des grâces à obtenir, des pénitences à faire?

On s'est demandé un jour, dans un concile du moyen-âge, si les femmes avaient une âme. En voyant certains hommes de l'époque contemporaine, on pourrait se demander si, vraiment, ils en ont une, eux, car beaucoup font comme s'ils n'en avaient pas.

À la gare, on se fait des adieux comme si l'on entreprenait un long voyage. Or, nous ne partons que pour quatre jours. N'importe, les mouchoirs s'agitent, les saluts s'échangent, on se sert la main, on s'envoie des sourires, l'adieu est sur toutes les lèvres. Hélas! voilà un mot qu'il faut écrire en marge sur toutes les pages de la vie.

Nous disons tous les jours adieu à quelque chose, à quelqu'un, à un rêve, à une espérance, à une affection, à un idéal. Nul ne pourra changer cela. Un poète l'a dit gracieusement:

Si j'étais Dieu, la mort serait sans proie,
Les hommes seraient bons, j'abolirais l'adieu,
Et nous ne verserions que des larmes de joie
Si j'étais Dieu!

C'est là une charmante poésie, elle est finement ciselée; mais je crois, malgré tout, que si le poète qui l'a écrite passait Dieu, il laisserait les choses comme elles sont, car l'adieu, qui ne réveille souvent que des idées noires offre cependant quelquefois des perspectives agréables. Pour moi, si j'étais Dieu et que l'adieu n'existât pas, je l'inventerais volontiers et je crois que, pour m'en remercier, l'humanité m'élèverait des autels.

La locomotive pousse son dernier cri, et nous partons. Mes compagnons de route font le signe de la croix, les prêtres récitent les psaumes de l'itinéraire, les femmes commencent leur chapelet, les jeunes filles chantent des cantiques, les malades murmurent des formules, la prière tombe de toutes les lèvres et déborde de tous les cœurs. C'est un beau moment. L'émotion s'empare déjà des âmes pour les accompagner jusqu'à Lourdes.

Dans le parcours, et surtout au pied de la grotte, que de vœux s'élèveront vers le ciel! Que de touchantes envolées de désirs monteront vers Marie!

Beaucoup, hélas! n'arriveront pas à destination. D'où vient cela? Dieu le sait. Nous savons aussi que nos prières sont parfois comme des oiseaux auxquels on a crevé les yeux et coupé les ailes: elles s'égarèrent en route, et voilà pourquoi nous les voyons si rarement triomphantes et couronnées.

Lourdes est cependant aujourd'hui un des plus grands chemins de la prière, et la sainte Vierge nous prouve tous les jours qu'il fait bon de le suivre; c'est la raison de toutes les supplications formulées, murmurées et chantées dans les wagons, tandis que les voitures roulant sur les rails emportent la pieuse caravane.

Quand on a prié on cause; de quoi? De mille choses. La campagne est belle comme une mère parée de ses plus beaux atours. C'est bientôt le moment de la moisson, et la terre, qui jusqu'alors montrait des fonds de *sinople* d'une fraîcheur parfaite, présente à l'œil des fonds d'or d'un éclat éblouissant. Il y a là, pour ceux qui aiment l'agriculture, des thèmes de conversation qui s'harmonisent merveilleusement avec les pieuses pensées d'un pèlerin: le pèlerin doit en toutes choses bénir la Providence.

Les enfants, voyant les coquelicots rouges dans les blés, les clochers pointus dans les arbres, posent mille petits pourquoi qui font le bonheur des mères et le charme de la société. Ils agrémentent le voyage qui a certains côtés pénibles.—Nous devons passer vingt heures en wagon.—L'enfance poétise toute chose: il en faut dans les jardins, dans les salons, dans les cérémonies, dans les pèlerinages, partout.

D'ailleurs, un train de pèlerins est l'image du monde tel qu'il existe avec nos besoins, nos instincts, nos intérêts. C'est la photographie mouvementée de notre Société. Il porte des souvenirs et des espérances, des joies et des repantirs, des sourires et des larmes, des vertus et des héroïsmes, ajoutons même des hontes et des ignominies qui, heureusement, vont être bientôt purifiées par une bonne confession.

Aussi les physionomies d'un pèlerinage ont un cachet particulier de sérénité qui n'échappe pas à l'observateur. Examinez les trains de plaisir qui portent à une exposition, à un concours, à une foire, des voyageurs entassés; quelle différence dans l'expression, dans le regard, dans l'attitude! Dieu! quelle exposition ambulante de chair humaine! Quel concours régional de types abêtis, de figures vulgaires, de visages grossiers! Comme l'humanité qui se rue vers le plaisir est vilaine, bestiale! Et comme, au contraire, l'humanité qui va à la sanctification est belle et touchante! Elle est auréolée; elle porte un nimbe fait de pureté, d'innocence et de ferveur. L'autre est enguirlandée de cynisme.

D'un côté, je vois des âmes qui poursuivent un idéal pieux, un rêve religieux; de l'autre, des êtres qui poursuivent la sensation et le bien-être. Ici, c'est la caravane aux nobles instincts qui va aux rendez-vous divins; là le bétail humain qui se rend à un marché de satisfactions banales.